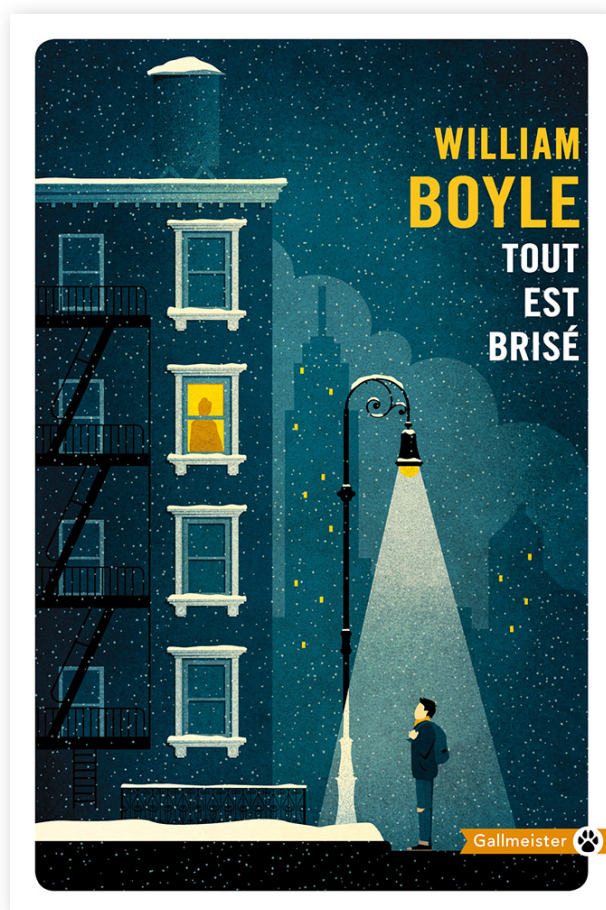




Tout est brisé

William Boyle



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr



Télérama

24 novembre 2017

« C'est un livre modeste, comme ces gens. C'est un roman de société, sentimental dans le meilleur sens du terme. J'ai beaucoup aimé les côtés très émouvant de ces personnages, même le père. Il y a le regard très sensible de William Boyle d'une société, d'un micro quartier qui est le sien. C'est un roman de voisinage, il sait regarder les gens autour de lui. On ne veut pas lâcher ce livre car il y a une émotion, une justesse, un regard... C'est un bel observateur du monde.»

Christine Ferniot

« Un portrait au scalpel d'une petite société de personnes qui n'arrivent pas à s'extraire du borbier dans le quel ils sont, qui n'arrivent pas à construire quelque chose, qui sont dans une sorte de souffrance, dans la frustration. Il a beaucoup d'empathie, c'est très juste, jamais caricatural, c'est précis, c'est concis, ça tient beaucoup de l'écriture. Un livre mince, mais un grand texte. C'est vraiment un livre qu'on n'oublie pas.»

Michel Abescat

Le Cercle Polar - Télérama



Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE

24 octobre 2017

art&culture

IDEES & DEBATS

« Tout est brisé » : New exit to Brooklyn

Philippe Chevilley

 @pchvilley

Où trouver la sortie ? Pour Erica, assistante médicale, qui vit seule avec son père moribond et qui n'a plus de nouvelles de son fils Jimmy, l'horizon est barré. Pour ce garçon perdu, jeune homo triste qui noie son chagrin dans l'errance et l'alcool, de New Paltz (New York) à Austin (Texas), l'avenir est également synonyme d'impasse. Et ce n'est pas son retour à la maison de Gravesend, quartier déshérité de Brooklyn, qui va arranger les choses. Après « Gravesend », son premier opus, l'Américain William Boyle signe un nouveau roman ultra-noir, qui a pour cadre le quartier où il a grandi. Pas de grands effets, ni de folles péripéties : « Tout est brisé » est un drame social minimaliste – la chronique d'une tranche de vie amère, où la violence est feutrée et la douleur tout intérieure. Erica est moins accablée par le manque d'argent que par son incapacité à renouer les liens avec son vieux père et son fils dépressif. Jimmy ne se remet pas de l'homophobie de son père (mort d'une tumeur au cerveau) et vit dans la terreur de subir le même sort funeste qu'un jeune gay de son quartier (Duncan, personnage-martyr de « Gravesend »).

Les personnages gardent leur mystère jusqu'au bout. En peu de mots, avec sa façon

TOUT EST BRISÉ
de William Boyle

Traduit par Simon Baril,
Gallmeister, 206 pages,
22,40 euros.

délicate d'ausculter les êtres, l'écrivain nous fait ressentir l'âpreté de l'existence dans les trous noirs de nos grandes villes. Il n'offre pas de solution mira-

cle. Même si la mère et le fils paraissent se rapprocher in extremis, le livre se termine sur un gros point d'interrogation : hors « la fin du monde », on ne saura pas s'il existe une porte de sortie pour les cœurs brisés de Brooklyn.

Bande-son rock

Ancien disquaire, William Boyle accompagne la triste odyssée de Jimmy d'une émouvante bande-son rock (Leonard Cohen, Jeff Buckley, Elliott Smith). Et le romancier virtuose trouve la parade à un excès de vérisme, en faisant passer un « ange » (un brin fêlé) dans la vie de Jimmy et d'Erica. Avec son optimisme débridé, Frank, ancien prof, vrai-faux poète et pilier de bistrot, réchauffe un peu l'atmosphère de Gravesend. Superbement écrit, comme un chant « indie rock » humaniste et désespéré, « Tout est brisé »/« Everything is Broken » jette un pont avec les chefs-d'œuvre new wave des années 1980 : « Less than Zero » de Brett Easton Ellis et « Bright Lights, Big City » de Jay McInerney ». C'est une des excellentes nouvelles de cette rentrée littéraire étrangère. ■



19 septembre 2017

Le romancier William Boyle nous raconte quelques jours dans la vie commune de trois êtres. Entre eux n'existe que l'incompréhension. Chacun souffre de son âge, des maux du temps, des choix, la solitude, la maladie. Ce roman nous entraîne sans voyeurisme dans l'intimité de ces souffrances. Elle reste muette par pudeur, par fierté. William Boyle explore les brisures de ces trois êtres avec beaucoup de délicatesse. L'écriture est fine précise, et le rythme est soutenu. Le quotidien banal de cette famille décomposée se transforme en tragédie. Un équilibre impressionnant de drame, d'émotions et de beauté. Erica est un personnage magnifique, qu'on apprivoise au fil des chapitres.

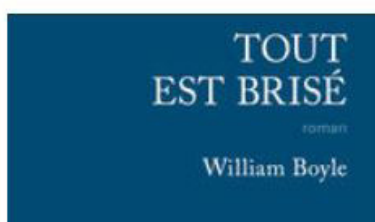
Julien Leclerc

Tout est brisé

Présentée par **Julien Leclerc**



LE COIN LECTURE | MARDI 19 SEPTEMBRE À 12H15 | DURÉE ÉMISSION : 2 MIN



Erica, seule avec son vieux père tyrannique sorti de l'hôpital, n'a plus de nouvelles de son fils Jimmy. Mais voilà qu'après un long silence, il revient à l'improviste, en piteux état.



1:37



1:37



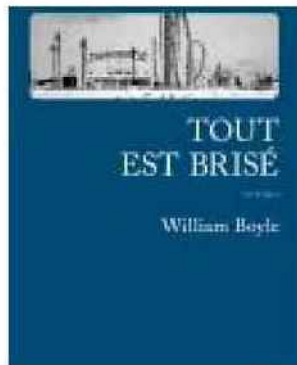


15 octobre 2017

UN LIVRE 

TOUT EST BRISÉ

WILLIAM BOYLE

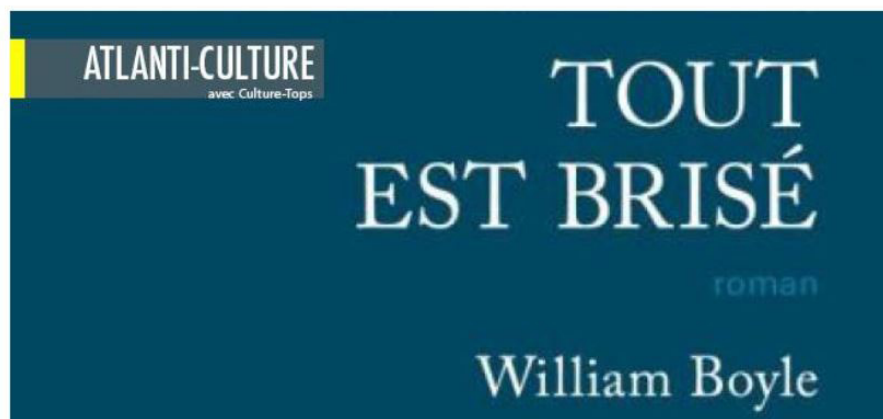


Erica, la cinquantaine, s'épuise entre son travail, un père caractériel et dépendant, et de vaines tentatives pour faire revenir son fils Jimmy, parti au Texas, plus pour fuir que pour découvrir le pays. Ayant usé tous les canapés des amis pouvant l'héberger, ce dernier finit par rentrer. Il tentera de retrouver sa place dans ce qu'il reste d'une cellule familiale nécrosée par les malentendus et les regrets, soignant ses angoisses à coups d'alcool et de rencontres nocturnes. Avec *Tout est brisé*, William Boyle signe un très beau roman, sombre mais plein de douceur, dans lequel il dresse le portrait d'une famille qui essaye de

se reconstruire, de se retrouver, malgré le poids du passé. ■ ST. P.
GALLMEISTER, COLLECTION AMERICANA, 22,50 €.



"Tout est brisé" : Le fils désespéré d'un monde désespérant



THEME

Erica, la cinquantaine passée, a doublé de volume depuis ses quinze ans sous l'effet du stress et du ketchup. Personne ne l'a épargnée, ni son père, Joe Barba, un vieillard acariâtre, tyrannique et macho qui aime sa fille comme on aime son chien, ni son mari, Eddie, qui a tiré sa révérence un peu tôt, victime d'une méchante tumeur, pour lui laisser pour seul héritage un fils dévasté de vingt trois ans, Jimmy, alcoolique et homosexuel.

Le décor participe de ce désespoir quasi statuaire, Besonhurst, quartier sud de Brooklyn, siège de la communauté italo-américaine de New-York, encore baptisé "Little Italy", en souvenir de cet exode lointain dont les générations actuelles n'ont plus le souvenir ni même l'idée. Sinon peut-être sous la forme de ce catholicisme béat et idolâtre qui impose encore la messe du dimanche, le crucifix au dessus du lit conjugal et le signe de croix à l'annonce d'une catastrophe.

Ce désespoir doit hanter Boyle pour qu'il y revienne après "Gravesend", son premier ouvrage magnifique dans lequel il l'envisageait déjà comme une fatalité dont le quartier était à la fois le théâtre et la cause.

POINTS FORTS

- Un très bon style, pertinent, sans fard ni recherche esthétique, un style qui colle à l'histoire et au quartier, descriptif et suggestif dans un mélange de papiers gras, de Budweiser et autres whisky-sodas bon marché. Un style rythmé par les références musicales de l'auteur qui fut disquaire à Brooklyn avant d'écrire et l'est peut-être encore.

- Une célébration efficace du courage de la femme, Erica - fille, épouse et mère - opiniâtre et fiable dans ces trois partitions, en opposition avec ses trois hommes - père, mari et fils - alternativement grandes gueules et pusillanimes et dans tous les cas défaillants.

- Au-delà du premier cercle, un aréopage de personnages typés, ainsi Franck Scimone, un alcoolique fantasque, lecteur et poète, qui va apparaître pour disparaître, sans explication ni excuse, et œuvrer au rapprochement de la mère et du fils, une espèce de Fouquet version Blondin dans "Un singe en hiver".

POINTS FAIBLES

- Le danger de la comparaison auquel l'auteur invite pourtant son lecteur: Boyle a commis un premier livre sur ces mêmes thèmes, un polar qu'avait "importé" Franck Guérif chez Rivages Noir en le gratifiant de son n°1000, comme un hommage à l'auteur et à son œuvre, réduite alors à cette production magistrale. Il livre aujourd'hui un roman de la même puissance évocatrice, une histoire qui véhicule la même tristesse, le même fatalisme. Mais il y manque peut-être le souffle et le souffre de "Gravesend", la violence de la mort injuste de Duncan, le panache de Roy Calabrese, le sex-appeal d'Allessandra Biagini.

- Le titre de l'ouvrage "Tout est brisé", version française de la chanson de Dylan "*Everything is broken*". Même sans la guitare, on lui aurait préféré "Rien n'est possible", plus proche du fatalisme ambiant.

EN DEUX MOTS

- En deux manches, William Boyle est passé maître du roman noir.

Les personnages sont bien campés. Le quartier en est un, aujourd'hui Besonhurst, situé au sud de l'arrondissement de Brooklyn, loin de l'East River, de Williamsburg et de Manhattan, loin de l'Amérique triomphante. Un quartier qui colle à la peau, terrain de tous les apprentissages, des premiers affranchissements et des premières dérives... Quartier qu'il faut fuir pour y revenir, toujours à sec !

Boyle traite, avec une vraie puissance romanesque, du déterminisme social, du libre-arbitre à la version congrue, de la condamnation de ces générations issues de l'immigration, de la difficulté d'évoluer dans l'étroit périmètre du quartier auquel elles sont assignées, de l'enchaînement des souffrances et des vices, des mères possessives et des fils ingrats...

- Un seul regret, l'ordre des parutions. Il aurait sans doute mieux valu lire celui-là en premier, pour monter en puissance avec "Gravesend".

Un conseil d'ami, tourner les pages du livre en écoutant Dylan et le laisser murmurer " *Street are filled with broken hearts*" (*les rues sont remplies de cœurs brisés*).

UN EXTRAIT**Ou plutôt deux:**

- "La maison de la sœur de Franck se trouvait sur Seventy-Ninth Street. Des revêtements extérieurs en amiante. Des barreaux devant les fenêtres. Une grande pancarte ATTENTION AU CHIEN sur le grillage qui s'affaissait. Un jardin avec une statue de Saint François d'Assise et deux autres de la Vierge Marie cachées dans les hautes herbes. Une Toyota Camry des années 1980 aux vitres lézardées, garée dans l'allée."

- "On s'en fiche de savoir de quoi tu es le roi. Peut-être que tu es le Roi des Paumés ! Dresse toi et annonce le à l'univers !"

L'AUTEUR

On hésite à le présenter comme le disquaire qui écrit et qui dit le faire en écoutant la musique, toutes les musiques, folk, country, rock, rock instrumental version "Dirty Three", le jazz aussi. Et pourtant la musique l'inspire, elle est partout.

Son œuvre se résume à deux romans, "Gravesend" hier et "Tout est brisé" aujourd'hui. Ses productions sont récentes mais elles promettent.



Défaite de famille

Chacun sa route, chacun son chemin de croix... Celui d'Erica, la mère, est de gérer un quotidien qui s'achève en impasse. Celui de Jimmy, le fils - homosexuel en exil volontaire au Texas - consiste à éviter la chute dans le vide. Celui du grand-père, enfin, est d'attendre la mort ailleurs qu'à l'asile de vieillards. Les itinéraires de chacun se croisent à nouveau à Brooklyn, sous le toit de la maison familiale au confort précaire. Ici, tout semble hanté par les souvenirs de bonheurs fantasmés et rongé par les profondes blessures de l'éloignement. Malgré les retrouvailles, plus rien ne sera jamais comme avant. Jusqu'à l'irruption de Frank le noctambule rencontré dans un bar, d'un livre de poésie et d'un bouquet de lys violet... Alors, sans doute faudra-t-il davantage qu'un blizzard hivernal pour rompre ce qu'il reste d'un lien qui ne tient qu'à un fil. En nous plongeant dans ce que le quotidien inflige de plus cruel aux plus modestes, William Boyle dresse un bouleversant portrait de famille. À lire en écoutant doucement Jeff Buckley.

A. A.

« Tout est brisé », William Boyle, éd. Gallmeister, 208 p., 22,50 €.